Le moi.
Etude de texte.

Sommaire *(Cliquer sur le titre pour accéder au paragraphe)*

****

I. Présentation. 1
II. Thèse : 2
III. Structure : 2
III.1. L'homme à la fenêtre et l'individu dans la foule. 2
III.2. Les raisons d'aimer : l'instabilité des qualités du moi. 3
III.3. Conclusion. 3
IV. Perspectives problématiques. 3

****

I. Présentation.

Les *Pensées* de Pascal, publiées en 1670, ont sur la question du « moi » une position que l'on peut situer en général dans la façon dont, au XVIème et au XVIIème siècle, le discours littéraire et philosophique dénonce les « prestiges » et les « vanités » du « Moi ». On pense ainsi à la façon dont Montaigne, au siècle précédent, dissolvait le « moi » dans une multiplicité indéfinie de pensées, pour ne plus garder que le nom propre comme unité. On pense à la façon dont les moralistes du XVIIème siècle, principalement La Rochefoucauld et La Bruyère, livrent des satires impitoyables de la vanité de l' « amour-propre ». Pascal n'est pas en reste : le chapitre « l'amour-propre » des pensées est sans appel, et il contient le fameux : « Le moi est haïssable » ; « si je le hais parce qu'il est injuste, qu'il se fait centre du tout, je le haïrai toujours » ; « en un mot, le moi à deux qualités : il est injuste en soi, en ce qu'il se fait centre du tout ; il est incommode aux autres, en ce qu'il les veut asservir, car chaque moi est l'ennemi et voudrait être le tyran de tous les autres » (Pleïade 136, p. 1126). Le texte suivant s'attaque plus précisément à l'identité même du moi, pour marquer le caractère superficiel des qualités que l'on reconnaît, communément, comme les traits fondamentaux qui définissent l'identité du moi.

> « *Qu'est-ce que le moi ?*
> *Un homme qui se met à la fenêtre pour voir les passants, si je passe par-là, puis-je dire qu'il s'est mis là pour me voir ? Non ; car il ne pense pas à moi en particulier. Mais celui qui aime quelqu'un à cause de sa beauté, l'aime-t-il ? Non ; car la petite vérole, qui tuera la beauté sans tuer la personne, fera qu'il ne l'aimera plus.*
>
> *Et si on m'aime pour mon jugement, pour ma mémoire, m'aime-t-on, moi ? Non ; car je puis perdre ces qualités sans me perdre moi-même.*

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

Le moi

Etude de texte

> *Où est donc ce moi, s'il n'est ni dans le corps, ni dans l'âme ? Et comment aimer le corps ou l'âme, sinon pour ces qualités, qui ne sont point ce qui fait le moi, puisqu'elles sont périssables ? Car aimerait-on la substance de l'âme d'une personne abstraitement, et quelques qualités qui y fussent ? Cela ne se peut, et serait injuste. On n'aime donc jamais personne, mais seulement des qualités.*
>
> *Qu'on ne se moque donc plus de ceux qui se font honorer pour des charges et des offices, car on n'aime personne que pour des qualités empruntées. »*

Pascal, '*Pensées*', 306 (Brunschwicq 323), Pléïade, p. 1165, édition Chevalier, Paris, Gallimard, 1954

II. Thèse :

Ce texte affirme une thèse que l'on pourrait formuler ainsi: l'amour humain n'*individue* pas. Autrement dit, le fait d'être aimé n'isole pas un individu en particulier, ne permet pas de distinguer son « moi » de celui des autres hommes. Cette thèse se fonde sur une autre, plus fondamentale encore, dont elle dépend : le « moi », tel que les humains le définissent entre eux, n'existe pas. Aucun des traits que l'on isole habituellement pour désigner quelqu'un comme un individu singulier ne peuvent permettre de le distinguer véritablement des autres.

III. Structure :

On peut dégager trois temps dans l'argumentation du texte, qui correspondent à trois parties d'inégales longueur.

III.1. L'homme à la fenêtre et l'individu dans la foule.

« Un homme qui se met à la fenêtre pour voir les passants, si je passe par-là, puis-je dire qu'il s'est mis là pour me voir ? Non ; car il ne pense pas à moi en particulier ». Cette image va servir de comparaison avec les situations de la partie suivante. Pascal prend volontairement l'exemple qui porte le moins à isoler un individu pour lui-même : celui qui me voit dans la rue ne me voit en fait même pas. La stratégie du texte est de ramener des situations que nous croyons beaucoup plus « personnelles » à cet exemple. Il s'agit de montrer que lorsque l'on est aimé par quelqu'un, on n'est pas plus isolé, concerné, reconnu pour ce que nous sommes, pour notre petit « moi » particulier, que lorsqu'un homme nous voit passer dans la rue.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

III.2. Les raisons d'aimer : l'instabilité des qualités du moi.

Tout le reste du texte, excepté la dernière phrase, qui en tire la conclusion, consiste en l'énumération des raisons que l'on donne généralement pour aimer quelqu'un. Pascal énumère diverses qualités, de la plus extérieure aux plus « intérieures ». Quel que soit leur degré de « profondeur », elles sont toutes éphémères et peuvent toute disparaître à tout moment. Quand au fait d'aimer le fond même du « moi », la source d'où viennent toutes les qualités, elle est en soi, indépendamment de celles-ci, bien abstraite.

III.3. Conclusion.

On aime donc que pour des raisons superficielles et il est ridicule de se moquer des gens qui aiment ouvertement pour le portefeuille ou le rang social : cela ne démontre que la vanité de celui qui prétend posséder une raison plus « profonde », plus « stable ». Ce « moi » que nous croyons si consistant n'est en fait qu'un réalité problématique, mouvante, fondamentalement insaisissable.

IV. Perspectives problématiques.

La position décrite dans ce texte a une longue postérité qui s'inscrit de manière très critique dans le débat sur le moi. Il s'agit de refuser le fait que le moi soit une véritable « chose », bien réelle, bien consistante. On peut ainsi nommer deux autres critiques importantes de la réalité du moi, celle de Kant, dans la *Critique de la raison pure*, et celle de Nietzsche, dans la plupart de ses ouvrages, et ne particulier dans *Par delà le bien et le mal*.

Kant prend position par rapport à ce que l'on appelle la « psychologie rationnelle ». Celle-ci prétend déduire de l'activité de pensée du sujet, du fait que nous puissions nous reconnaître comme un « moi » qui pense, le fait qu'il y a un « être » qui pense dont on peut décrire toutes les qualités. Kant rappelle qu'une telle science ne pourrait être fondée que sur l'expérience que nous faisons de nous même. Or nous ne trouvons rien, dans cette expérience, qui corresponde à l'unité et à la simplicité de cet acte de langage, de ce simple jugement logique qu'est l'affirmation du « je pense ». L'expérience que nous faisons de nous même est celle d'une diversité d'impressions sensibles, de l'écoulement du temps, et il ne s'y trouve rien qui demeure.

Nietzsche insiste sur le fait que lorsque nous pensons que nous sommes une chose, une, bien réelle, qui pense, qui agit, nous nous laissons abuser par la grammaire. C'est, à son avis, l'erreur que fait Descartes en posant l'existence du « cogito ». Celui-ci, affirmant d'abord qu'il est toujours vrai que « je pense », même lorsque je me trompe, poursuit en affirmant que « je suis une chose qui pense » et que cette chose existe nécessairement. Il lui semble naturel de conclure de l'activité que décrit le jugement « je pense », à l'existence d'une chose pensante. Nietzsche ne voit là qu'une confiance abusive placée dans la grammaire : ce n'est pas parce que la grammaire découpe les choses ainsi, et nous oblige à nous exprimer en associant un sujet et un verbe, qu'il faut penser que le sujet, par exemple, est une chose qui existe. Nous n'avons aucun fondement concret qui

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

nous permette de ramener la multiplicité des sensations, des pensées, des actions que nous percevons à l'unité d'un « moi » qui en serait le siège.

Ce qui est ainsi critiqué, c'est le fait de faire du moi une « substance », de parler, comme le texte de Pascal le rappelle, de « substance de l'âme ». Ce terme est un concept aristotélicien, qui désigne la réalité qui demeure lorsque tout le reste change. Ainsi, pour dire que Socrate était jeune et que maintenant il est vieux, il faut que je suppose, « sous » le changement, la conservation d'une identité, qui fait que c'est toujours le même Socrate qui est devant nous, même s'il a vieilli. « Substance » signifie précisément, selon l'étymologie latine, « ce qui se tient dessous (sub – stans). L'argument de Pascal consiste à dire que si toutes les qualités visibles changent, la « substance » en elle-même ne peut guère servir de base à un amour, puisqu'elle n'est en elle-même rien de concret, de saisissable : ce qui reste lorsque l'on a enlevé toutes les qualités, ce que le texte nomme des « accidents », c'est simplement le fait d'appartenir à l'espèce humaine, d'être un exemplaire de cette espèce. L'argument de Kant et de Nietzsche consiste à critiquer le fait de poser « sous » les apparences une réalité qui échappe à l'expérience.

A. Gonord et S. Le Diraison

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.